

Fantasmagique de la violence
The Force of Nonviolence de Judith Butler
Petites Cendres ou la capture de Marie-Claire Blais

Kevin Lambert

Numéro 275, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, K. (2021). Compte rendu de [Fantasmagique de la violence / *The Force of Nonviolence* de Judith Butler / *Petites Cendres ou la capture* de Marie-Claire Blais]. *Spirale*, (275), 76–79.

FANTASMATIQUE DE LA VIOLENCE

THE FORCE OF NONVIOLENCE

JUDITH BUTLER

Verso, 2020, 224 p.



Le deuxième tome du cycle *Soifs*, *Dans la foudre et la lumière*, paru en 2001, donne une place centrale à la prémonition et tente de cerner les catastrophes, les violences et les fureurs à venir avec une justesse à faire rougir JoJo Savard. Un personnage de femme itinérante entrevoit les images de désastres à venir. Celle qu'on surnomme la « Vierge aux sacs » lit une Bible à l'envers en « *espérant que la colère de Dieu saur[a] engloutir avec elle la ville de New York* » et promet que « *s'écrouler[ont] ses édifices et ses gratte-ciel* ». Comme pour compléter la prédiction, dans les premières pages du roman plane le motif d'un avion écrasé accidentellement par une jeune pilote qui rêvait de quitter la terre et de « *connaître l'extase de voler si près du soleil* ». Nous sommes en 2001, et le roman paraît quatre mois avant les attentats du 11 septembre.

PETITES CENDRES OU LA CAPTURE

MARIE-CLAIRE BLAIS

Boréal, 2020, 216 p.



MARIE-CLAIRE BLAIS, ARUSPICE

Avec le cycle *Soifs*, « *fleuve de mots* », « *coulée narrative* » (Michel Biron) en onze tomes qui occupe Marie-Claire Blais depuis 1995, le lecteur fait l'expérience d'entrelacs temporels vertigineux et complexes. La narration du cycle juxtapose les scènes et les personnages, gruge le présent du récit avec de sombres prémonitions, des rémanences historiques, des tournures négatives reconnaissables (« *n'avait-elle pas dit que...* ») et une utilisation unique du monologue narrativisé, traits stylistiques qui ont pour effet de superposer au récit des strates de temps advenues et inadvenues. Chez Marie-Claire Blais, la littérature renoue avec son pouvoir oraculaire et voit

les choses venir. On a le sentiment, à suivre les parutions des onze volumes de la série, que les romans entament avec notre actualité une sorte de course-poursuite : de livre en livre, les événements politiques dépassent la fiction, avant que la fiction ne les rattrape et les anticipe de nouveau.

Le cycle n'avait cependant pas aussi bien joué les aruspices depuis 2001, et *Petites Cendres ou la capture* renoue avec la perturbante acuité avec laquelle le roman parvient à sentir les secousses qui suivront sa parution, en janvier 2020. Rappelons que les derniers mois ont été marqués¹, en pleine pandémie, par un retour des vagues de dénonciations d'abus sexuels et par les meurtres glaçants de George Floyd, de Breonna Taylor, de Dion Johnson, de Tony McDade, d'Ahmaud Arbery, assassinés par la police entre février et mai 2020, meurtres qui ont mené à des soulèvements demandant justice pour ces crimes policiers racistes. Tous ces événements, dans la texture étrange, imprécise et oblique qu'ont souvent les prémonitions réussies, se retrouvent dans le parcours des personnages de *Petites Cendres ou la capture*. Une jeune femme se fait violer par ses meilleurs amis. Une autre assiste de son hôtel à des manifestations contre le racisme auxquelles elle aimerait avoir le courage de prendre part. L'extrême droite s'organise, se fait voir et entendre dans les rues. Un policier blanc se demande s'il doit dégainer face à un homme noir qui n'est pourtant coupable d'aucun crime. Le moment oraculaire qui m'a cependant le plus pris au dépourvu est raconté par le truchement du personnage d'Édouard, médecin préoccupé par « l'accroissement des épidémies, à cause d'une pauvreté globale, du moins très étendue ». « Le parasite du choléra », pense le personnage, « était désormais très mobile » : « que ferions-nous devant une telle épidémie sur le continent, ne fallait-il pas être prêts à tout. » L'écriture de Marie-Claire Blais, dans ces passages du roman, m'a donné l'inquiétante impression de détenir un véritable pouvoir de présage. Il faudra lire les livres suivants pour savoir ce qui nous attend dans les années à venir, maintenant que la crainte de l'épidémiologiste s'est réalisée.

1 – Le texte a été écrit à l'automne 2020.

« IL EÛT FALLU DE L'ORDRE DANS TOUT ÇA »

Le cadre de *Petites Cendres* rappelle l'horreur des nombreux assassinats racistes qui ponctuent sans cesse notre actualité : le roman s'ouvre alors qu'à la fermeture des bars, un policier interpelle un vieil homme noir, Grégoire, qui se met à l'insulter. Petites Cendres, personnage gai et travesti bien connu des lectrices et des lecteurs de *Soifs*, qui apparaît dans *Augustino et le cœur de la destruction* (2005) et devient de plus en plus central au fil du cycle, s'interpose entre les deux hommes dans l'objectif d'apaiser les tensions et de servir « *de bouclier que ne pourrait jamais atteindre le jeune policier blanc* ». La narration de Marie-Claire Blais, captant les flux de conscience des différents personnages, passe d'un angle à l'autre, tente d'épuiser la scène en multipliant les points de vue (passants, autre policier) et transcrit avec une tension douloureuse la lente montée en agressivité de cet agent pour qui il manque toujours « *de l'ordre dans tout ça* ». La réflexion sur la violence a lieu autour de ce moment suspendu, presque immobile, où celle-ci pourrait encore ne pas avoir lieu, ne déboucher sur aucune blessure, aucune agression physique ; cette stratégie dramatique, qui sépare momentanément violence structurelle (l'interpellation arbitraire et raciste) et violence physique, a pour fonction d'illustrer comment la violence sociale ne peut être réduite à ce que Judith Butler nomme le « coup », « *the physical blow* », dans une des premières thèses de *The Force of Nonviolence*. Insistant sur la nécessité, dans une définition ouverte de la violence permettant « *son oscillation entre différents cadres politiques contradictoires* », de prendre en compte toutes les formes qui « *minent et exposent la vie à la souffrance ou à la mort, mais qui ne prennent pas toujours la forme littérale du coup* », Butler rappelle d'entrée de jeu que « *les structures ou les systèmes sociaux, dont fait partie le racisme systémique, sont [aussi] violents* » (les traductions sont de moi). De la même manière, *Petites Cendres ou la capture*, en suspendant l'« acte » violent, le choc entre l'arme et le corps – choc qui pourrait, jusqu'aux toutes dernières pages, toujours encore *ne pas* avoir lieu –, montre que la violence travaille pleinement, en l'absence de toute blessure, les rapports entre Grégoire et le policier.

Les parallèles entre la théorie de Judith Butler et les romans de Marie-Claire Blais ont été soulignés par la critique, notamment dans un article de Camille Anctil-Raymond (« Lectures du cycle *Soifs* », CRILCQ) et dans la thèse en cours d'écriture de Guillaume Girard (Université de Sherbrooke). L'affinité entre les deux œuvres, l'une théorique et l'autre romanesque, la sensibilité commune aux deux écrivaines sont frappantes à la lecture de leurs plus récentes parutions. Motivées par une colère et un désarroi palpables devant l'accumulation des crimes policiers, Butler et Blais partent à la recherche des racines qui nous permettraient d'expliquer le caractère répétitif, apparemment inépuisable de ces incessants assassinats. Judith Butler, avec *The Force of Nonviolence*, renoue avec la psychanalyse, centrale dans sa trilogie sur le genre. Pour comprendre les violences commises envers les populations noires par le bras armé de l'État, Butler et Blais interrogent notamment la psychologie du sujet responsable du crime : que peut-il se passer dans la tête d'un policier qui paraît devenir fou face à des victimes innocentes et désarmées, souvent en fuite ou suppliant qu'on leur laisse la vie sauve ? Quelle est la relation entre le racisme et cette troublante pulsion de mort qui s'empare des membres du corps policier ?

Parmi le bouquet d'hypothèses fulgurantes que propose Butler, notamment à partir des travaux de Freud, de Lacan ou de Klein, je retiens celle du « *fantasme de persécution* », qu'elle théorise et que Blais, intuitivement, place au centre de cette « *capture* » commise par le « *suprémaciste mal caché sous l'uniforme* » (Thomas Dupont-Buis, *Lettres québécoises*). Le fantasme de persécution permet à Butler d'expliquer un phénomène observable aujourd'hui : cette tendance qu'ont les groupes dominants à voir dans la résistance non violente à l'oppression une forme de violence, une agression à leur endroit. Pourquoi se pose-t-on comme victime de celles et ceux qu'on opprime ? D'après Butler, cette persécution imaginaire proviendrait d'une forme inconsciente de culpabilité, reliée à un geste violent inassumé et refoulé que le sujet a commis, ou qu'il a le désir (conscient ou non) de commettre. Dans cette logique, le geste violent d'un policier, par exemple, est projeté sur sa victime, incarné par elle : « *l'action du sujet lui revient sous la forme d'une agression venue de l'autre* ». Dans certains passages, le texte de Butler fait presque œuvre de fiction en se glissant, comme chez Blais, dans l'esprit d'un policier qui s'apprête à tirer afin d'illustrer le fonctionnement des « *phantasmes* » inconscients qui inversent la relation de domination et projettent l'intention meurtrière sur la victime : à ce moment, écrit-elle, « *la violence que le policier s'apprête*

à commettre [...] lui est déjà réapparue sous la forme d'une figure, un fantôme racialisé et raciste, qui condense et invertit sa propre agression, la brandissant à son encontre, [...] légitimant et élaborant à la fois, comme en rêve, l'argument d'autodéfense qui viendra par la suite ».

LOGIQUES DE LA HAINE

C'est précisément la motivation avancée par le policier de *Petites Cendres ou la capture* qui, face à la faiblesse du mobile de son intervention (le fait que Grégoire ait agi « *comme s'il eût été un homme libre d'insulter et de crier comme tous les ivrognes* »), exagère la gravité du comportement de Grégoire, le retourne en agression portée à son endroit : « *vous m'avez agressé de paroles* », affirme-t-il. Le fantasme de persécution, au fil des pages, s'enfle et s'articule à un imaginaire raciste visant à renforcer la dualité entre « soi » et « l'autre », dans une logique binaire de l'identité critiquée par Butler, qui écrit qu'« *une éthique de la non-violence ne peut pas se fonder sur l'individualisme* » parce que « *les sujets sont impliqués dans les vies des uns et des autres, reliés par une série de relations* ». La défense de *Petites Cendres* est perçue, par l'esprit paranoïaque de cet homme conspirationniste, porteur d'un discours négationniste sur l'esclavage, comme une coalition des Noirs contre les policiers : « *tous ensemble contre la menace des Blancs* ». Bien qu'il dénonce au départ « *la violence [...] dont sont déjà coupables trop de policiers* », le vernis vertueux de son discours craque à mesure que la scène est investie affectivement, dans une escalade que suit le texte de Blais avec une rare finesse psychologique. Bientôt, le discours intérieur de l'homme se radicalise, il se met à penser que les policiers « *[sont] maintenant trop indulgents, complaisants* », que les Blancs sont opprimés, avant de faire porter la faute de l'acte violent qu'il s'apprête à commettre sur Grégoire, sur *Petites Cendres*, et sur tous les Noirs, au sujet desquels il se dit : « *à leurs yeux, nous sommes toujours fautifs, ils peuvent quand même sournoisement nous tuer tant ils nous haïssent, c'est ainsi, à cause de leur haine on ne se maîtrise plus, on ne peut plus contraindre le geste qui part* ». La logique fatale qu'analyse Butler est ici complète, de la violence policière qui fait retour dans l'esprit de l'agent sous la forme d'une « *agression* » venue de l'autre, à la justification de l'« *autodéfense* » (des meurtres d'une brutalité insoutenable commis par des collègues reviennent le hanter) qu'une telle paranoïa encourage : « *nous ne commettons pas de meurtres* », finira-t-il par se dire, « *nous nous efforçons de maîtriser leur violence, leur agression contre nous* ».

Motivées par une colère et un désarroi palpables devant l'accumulation des crimes policiers, Butler et Blais partent à la recherche des racines qui nous permettraient d'expliquer le caractère répétitif, apparemment inépuisable de ces incessants assassinats.

D'autres correspondances profondes, des lectures du monde d'une grande beauté et d'une impressionnante parenté nous sont données à lire par les autrices, et mériteraient davantage de place ici. À commencer par cette conception du vivant qui fonde la théorie politique qu'élabore Butler, qui s'approche de celle que défend la forme même du cycle *Soifs*. La narration par subjectivités entrecroisées, couplée à des phrases à rallonges ont été analysées – c'était l'hypothèse d'Élisabeth Nardout-Lafarge dans un séminaire inoubliable tenu pendant deux ans à l'Université de Montréal – comme une esthétique de la relation inconditionnelle entre les êtres, une manière de dépasser le « flux de conscience » individualisé de la modernité en inscrivant les monologues intérieurs dans un même continuum afin qu'ils ne se détachent plus tout à fait d'une voix commune, d'un monde partagé. L'« interdépendance » est le nom que donne Butler à cette dimension de la condition humaine : le sujet humain est, rappelle-t-elle, avant tout relationnel, et le « je » n'existe pas de manière pleinement individuelle. Prendre conscience de cette interdépendance permettrait de développer un rapport éthique au monde, où l'autre ne serait plus perçu uniquement comme un autre, une menace ou un ennemi, mais comme une entité faisant partie de moi et dont je fais partie en retour, quelqu'un dont j'ai besoin pour survivre. Sa théorie n'est pourtant pas une apologie de l'amour, de la paix, de la vertu ou de la loi, notions qui suscitent sa méfiance.

The Force of Nonviolence se clôt sur une réflexion essentielle quant au péril qu'il peut y avoir à fonder une politique dans la morale : nous sommes, écrit Butler, traversé-e-s de désirs inconscients et de pulsions meurtrières, destructrices, suscités par cette même relation de dépendance aux autres, qui a aussi son versant frustrant, limitatif. « *Nous ne devrions pas chercher à devenir des saints, si cela signifie que l'on réserve toute la bonté pour soi, renvoyant les failles, ou la dimension destructive de la psyché humaine à des acteurs extérieurs, vivant dans cette région du "non-moi" de laquelle nous nous désidentifions.* » Pour cette raison, elle ne croit pas à l'efficacité pure et simple de la loi, les interdits agissant au niveau du surmoi, l'instance psychique répressive par excellence, et qui vise ultimement l'annihilation du sujet. Plus le surmoi est fort, ajoute-t-elle, plus les pulsions qu'il contient se renforcent elles aussi. Comment sortir de cette impasse ? En reconnaissant que l'individu « pur » n'existe pas, que nous vivons par une série d'identifications avec les autres, de projections mutuelles : « *Je te rencontre toi, mais je me rencontre moi-même en toi, reproduit dans ma brisure ; et moi-même je ne suis pas que moi, mais un spectre que je reçois de toi, qui cherche en retour une histoire différente.* » Je ne suis jamais entièrement capable d'être « moi-même », je joue toujours un rôle, et parfois même le rôle de l'autre, ou demandé par l'autre. Dans l'identification, il serait toutefois possible de nous comporter, pensent Blais et Butler, comme au-delà de nous-mêmes, de transformer nos pulsions destructrices inconscientes – sans les nier pour autant – en désir de conservation de l'autre : « *[T]a perte est intolérable ; et je veux que tu vives ; je veux que tu veuilles vivre, alors prends mon désir pour ton désir, parce que le tien est toujours déjà le mien.* »